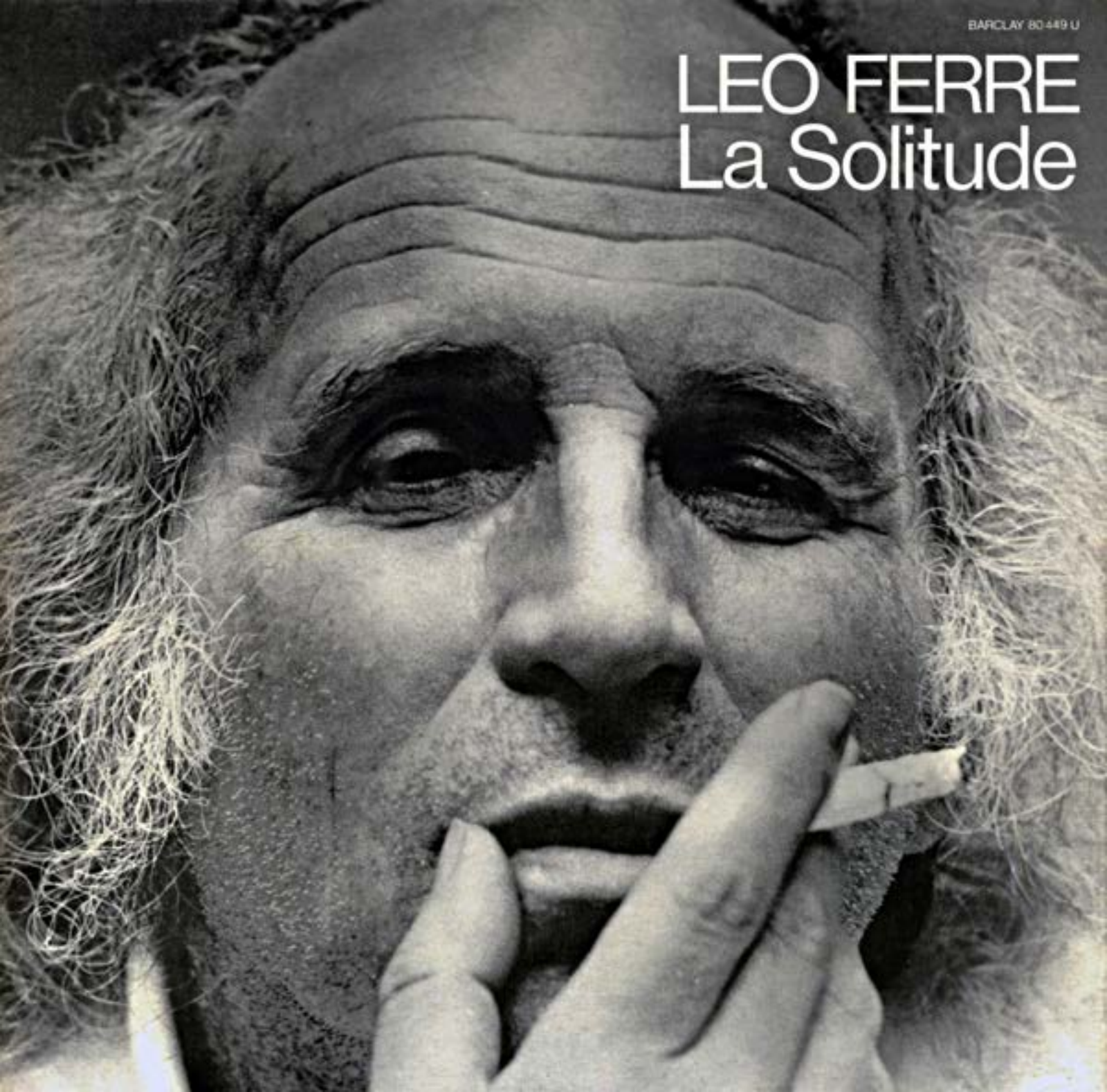


LEO FERRE

La Solitude



LEO FERRE ZOO

U



Face A

La Solitude 5'22
Les Albatros 3'08
Ton Style 3'32
Faites l'Amour 4'10
A mon Enterrement 3'16

Face B

Les Pops 5'08
Tu ne Dis Jamais Rien 5'51
Dans les Nights 4'10
Le Conditionnel de Variété 4'58
Paroles et musique de Léo Ferré

Les arrangements de Tu ne Dis Jamais Rien,
Ton Style et les cordes de La Solitude ont été
écrits et dirigés par Léo Ferré et supervisés
en cabine par Pierre Chaillé.
Au piano Paul Castanier.
Les autres titres sont accompagnés par Zoo.

ZOO

André Hervé
Orgue - Guitare électrique acoustique - piano
Michel Ripoché
Sax ténor - trombone - violon électrique
Daniel Carlet
Sax alto - ténor - baryton - soprano - flûte - violon électrique
Christian Devaux
Batterie - percussions
Michel Hervé
Basse
Arrangements des cuivres et violons électriques André Hervé
Enregistré en Octobre 1971
Technique Barclay
Prise de son Claude Achallé assisté de Philipps Ornés

Photos
Genevieve Vanhaeck
Patrick Ullman

Supervision et réalisation artistique
Richard Marsan



Le verbe de Léo Ferré est de ceux,
et peut-être le seul, dont la puissance,
la tendresse et la poésie se superposent
et s'accroissent à la violence et le romantisme
de la pop music... d'où l'idée de ce disque
et d'une collaboration Léo Ferré-Zoo.
Richard Marsan



"Je suis d'un autre pays que le vôtre, d'un autre quartier, d'une autre solitude, Je m'invente aujourd'hui des chemins de traverse". Les artistes sont tous des révoltés et des solitaires. Gauguin par exemple, et Van Gogh à combien ? Quand on pense à la solitude de Ravel... Terrible ! Seul avec sa tumeur dans la tête. Ils ont fini ensemble. Et Bartok, mort à New-York en 1945 : des amis ont dû se cotiser pour pouvoir l'enterrer. Villon aussi était seul avec l'ineffable Charles d'Orléans qui était le Pompidou de l'époque. Et Balzac, avec sa solitude à la dimension de ce qu'il faisait. Ce n'est pas un hasard si Beethoven et Ravel ont été sans femme, sans enfants. Il y a des gens coupés comme ça ! Des oiseaux seuls, sans sexe, et par moments des sexes grands comme ça, et puis plus rien, et puis des anges, et puis des démons... La vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue - en tout cas pour moi - s'il n'y avait pas cette souveraine lucidité sur les choses et puis ce besoin d'être traqué par quelque chose d'affectif qui sente l'amour. Sinon, on se tue.

Françoise Travelet : Avec votre dernier disque apparaît une forme nouvelle dans votre univers musical : la pop music. Pourquoi ?

Léo Ferré : La pop music - ça a l'air d'une blague mais c'est vrai, du moins au début - c'est un bruit énorme. Cela dit, c'est une façon neuve de concevoir la musique, c'est une esthétique particulière. Ce n'est pas tellement la musique en soi que tout ce qu'il y a autour, politiquement, sociologiquement. Elle est liée à une pensée jeune, libérée.



F.T. : Vous sentez-vous proche du genre de vie qu'elle implique ? Vivre ensemble, dans la paix, dans l'amour, cela vous semble-t-il possible ? Cela s'oppose à la solitude...

Léo Ferré : Personnellement, je ne crois pas que ce soit possible. Pas pour moi. Je suis vraiment seul. Ça m'intéresse parce que c'est généreux. Sur le plan musical, c'est un renouvellement et des découvertes passionnantes, la possibilité de faire de la musique pure. Ça m'amuse de faire de la pop parce que c'est vivant et que je fais des chansons que je n'aurais pas faites sans les Zoo. Sur le plan du spectacle, cela permettra aussi de trouver des formes nouvelles, dans la performance.

F.T. : Dans la Solitude comme dans Le Chien on décèle une même démarche, une ligne commune qui semble être un achèvement vers la parole. La musique devient un environnement et non plus un support obligatoire, et la parole peut même l'interrompre. Avez-vous conscience de cette évolution ?

Léo Ferré : C'est venu comme ça, mais je trouve ça bien. J'en avais assez de la chanson bien faite, bien léchée. J'avais envie de dire : je ne veux pas de rime. Déjà, dans Rotterdam, "publicité con" ne rimait avec rien. Le mot "con", d'ailleurs, n'a pas besoin de rimer avec quelque chose... Il rime en soi !



F.T. : La solitude que vous chantez et que vous dites éprouver comme une souffrance, ne la ressentez-vous pas en fait comme un plaisir ?

Léo Ferré : La solitude se vit difficilement. Le drame des solitaires, c'est qu'ils s'arrangent toujours pour ne pas être seuls. Cela dit, je fais un clin d'œil au mot de Sartre : "L'Enfer, c'est les autres". L'Enfer du solitaire, c'est l'Autre, celui qui veut bafouer sa solitude, la supprimer. Tout le monde est seul mais personne ne le sait. Je crois que l'accélération de l'Histoire, dans nos civilisations actuelles d'imagiers et de bruiteurs, nous prépare un univers de matricules. Cet univers, il commence avec la Sécurité Sociale, et bientôt on immatriculera les hommes comme on le fait pour les voitures. Métaphysiquement, c'est déjà fait. Le seul remède est la solitude. Mais c'est un remède d'individualiste. Et la vraie solitude, c'est la solitude de l'artiste.

F.T. : C'est la solitude de la pensée en général par rapport à une société qu'elle refuse. Mais dans votre cas, elle se heurte au fait que vous êtes un homme public...

Léo Ferré : Il y a quelque chose là-dedans qui ne tourne pas rond, dans la mesure où je communique avec cette société. Malgré moi, il y a des mots qui sortent de mon cerveau, de cet ordinateur neurophile qui est notre conscience, il y a des mots que j'emploie et qui serviront peut-être à quelqu'un. Mais ce n'est pas dans ce but que j'écris. En définitive, l'artiste écrit pour lui, la première fois, pendant la première heure. Et puis il arrive un moment où il sent que ce qu'il écrit ne lui appartient plus et ce moment-là, malgré tout, m'est un peu pénible. C'est difficile à expliquer...



En vérité, je veux être seul et je ne le suis pas !

On se regarde vivre mal et on se dit : "je suis malheureux et personne ne le sait". Dès qu'il y a une main tendue, on la prend mais on est vaincu par cette amitié soudaine, par l'autre qui vient à vous.

F.T. : Votre métier vous contraint à communiquer avec un public. Que représente pour vous ce public ?

Léo Ferré : Je me sens bien avec les spectateurs, surtout les jeunes, quand ils sont avec moi et moi avec eux.

C'est l'amour instantané. Mais il faut que cela reste au niveau du spectacle. Il ne faut pas connaître le public. Le vrai public, c'est le type qui, ce soir, à Hong-Kong ou à Nevers, écoute un disque ou lit un livre, met sur son électrophone une chanson de moi... et que je ne connaîtrai jamais. Je vis avec lui par une espèce de phénomène hertzien, et c'est cela que nous a apporté la mécanisation de la musique.

F.T. : Cela, c'est le confort, disent vos détracteurs qui vous reprochent de refuser le dialogue, de partir tout de suite après le spectacle...

Léo Ferré : Alors, il faut que j'aille dans la rue ? Que j'enlève ma houppelande et que je me mette pieds nus ? Si c'est cela qu'on me demande, je réponds que ce n'est pas mon problème. Je ne suis pas contre le dialogue mais je sais par expérience que celui-ci, quand il s'engage, tourne toujours mal, parce que trop de gens s'instituent facilement juges des autres.

Il est arrivé que des spectateurs interrompent mon tour de chant en me reprochant de ne pas parler avec eux. Mais à partir du moment où un personnage est le bouffon sur la scène, avec à sa disposition des moyens arbitraires qui sont la musique, le décor ou les costumes, il faut admettre qu'après la représentation il redevienne un homme comme les autres. Après le spectacle, il n'y a plus de spectacle. Je m'en vais. Je suis peut-être malade... Cela ne regarde personne.

Léo Ferré sourit.

Il faudrait parler longuement de la qualité de ce sourire clair et désarmant, comme l'enfant qui dit en lui :

"Je vois le monde un peu comme on voit l'incroyable".